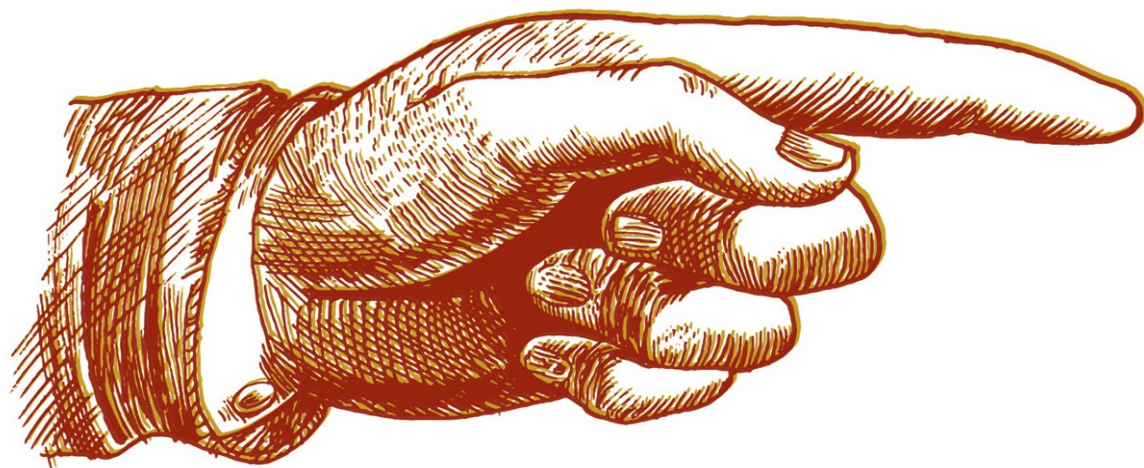
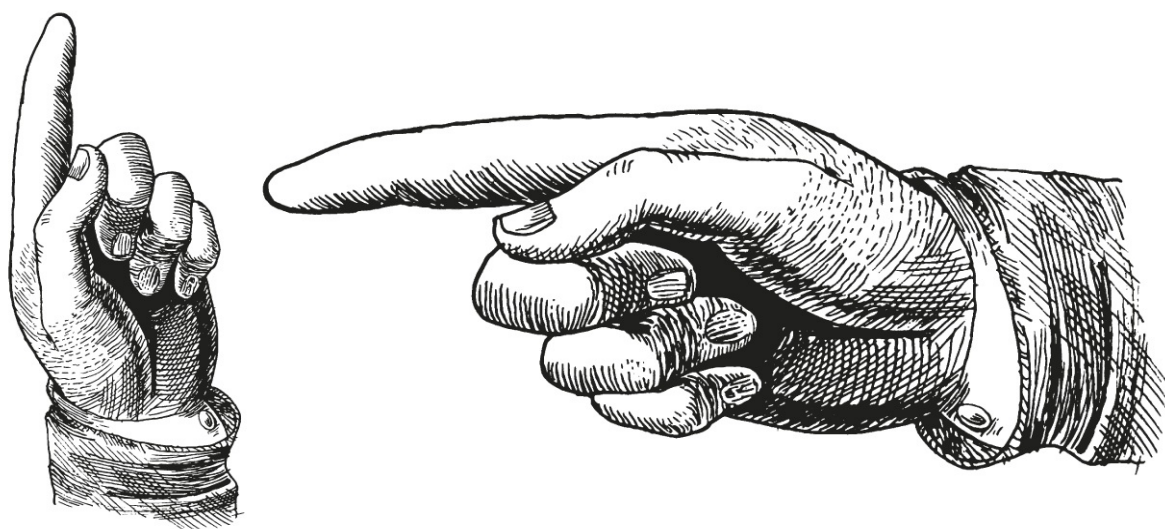


C.S. Lewis

Dieu au banc des accusés



Contenu

1. [Titre](#)
2. [Copyright](#)
3. [Sommaire](#)
4. [Préface](#)
5. [1. Miracles](#)
6. [2. Dogme et univers](#)
7. [3. Le mythe devenu fait \(1944\)](#)
8. [4. Religion et science \(1945\)](#)
9. [5. Les lois de la nature \(1945\)](#)
10. [6. Le grand miracle](#)
11. [7. Homme ou lapin ? \(1946\)](#)
12. [8. Le problème avec « X » est que... \(1948\)](#)
13. [9. Que faire de Jésus-Christ ? \(1950\)](#)
14. [10. Des femmes prêtres dans l'Église ? \(1948\)](#)
15. [11. Dieu au banc des accusés \(1948\)](#)
16. [12. Nous n'avons aucun droit au bonheur \(1963\)](#)
17. [Du même auteur aux éditions Empreinte temps présent](#)
18. [Livres de C. S. Lewis disponibles en version française](#)
19. [Ouvrages religieux](#)

3. [Notes](#)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le scepticisme de mise, à propos des miracles de Jésus, n'est cependant pas fondé sur le refus de croire en une réalité au-delà de la nature. Il résulte plutôt de deux idées qui, bien qu'estimables, me paraissent erronées. En premier lieu, l'homme moderne éprouve une aversion presque esthétique pour les miracles. Même s'il admet que Dieu puisse les produire, l'homme doute qu'il le fasse. Que Dieu viole ainsi les lois qu'il a lui-même imposées à sa création semble arbitraire, malvenu, tel un effet théâtral tout juste bon à impressionner des primitifs – une faute de goût contre la grammaire de l'univers. En second lieu, bien des gens confondent les lois de la nature et les lois de la pensée, estimant que leur renversement ou leur suspension portent une contradiction intrinsèque – comme si la résurrection des morts relevait du même ordre que deux et deux font cinq.

Ce n'est que récemment que j'ai trouvé une réponse à la première objection, auprès de George Mac Donald d'abord, puis plus tard de saint Athanase. Voici ce que dit ce dernier dans son petit livre *Sur l'Incarnation du Verbe* : « Notre Seigneur prit forme humaine et vécut comme un homme, afin que ceux qui s'étaient refusé à le reconnaître en sa qualité de maître et de gardien de l'univers soient amenés à reconnaître, au travers de ses œuvres accomplies ici-bas dans un corps d'homme, que ce qui habitait ce corps était la parole de Dieu. » Ceci correspond parfaitement à la remarque que Jésus fit au sujet de ses miracles : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père¹⁰ ». La doctrine, telle que je la comprends, peut se résumer en des termes que je vais exposer comme suit.

Une activité de Dieu se déploie dans toute la création, une activité globale pour ainsi dire, que les hommes refusent de reconnaître. Les miracles opérés par le Dieu incarné, à l'époque où il vivait en tant qu'homme en Palestine, ont produit exactement la même chose que cette activité globale, mais à une vitesse réduite et à une échelle plus petite. Leur but était surtout d'amener l'homme, après qu'il eut vu l'événement se produire à petite échelle, par le pouvoir d'une personne, à le reconnaître dans sa manifestation à grande échelle. Le pouvoir à la source de cet événement est également celui d'une personne, en fait de cette personne qui vécut parmi nous il y a deux mille ans. En réalité, les miracles sont la répétition en lettres minuscules de l'histoire écrite dans l'univers en lettres majuscules, trop grandes pour être déchiffrées par certains d'entre nous. De cette écriture magistrale, une part est déjà visible et une part est encore cachée. En d'autres termes, certains miracles produisent sur un plan local ce que Dieu a déjà réalisé sur un plan universel et d'autres ce qu'il n'a pas encore fait mais fera un jour. En ce sens, d'un point de vue humain, les uns sont des rappels, d'autres des prophéties.

Dieu crée la vigne et lui apprend à puiser l'eau à l'aide de ses racines et, avec l'action conjuguée du soleil, à transformer cette eau en jus qui, en fermentant, acquerra certaines propriétés. Chaque année, de l'époque de Noé à nos jours, Dieu change ainsi l'eau en vin¹¹. Ceci, les hommes ne le voient pas. Soit ils attribuent, comme les hommes d'autrefois, le processus à quelque esprit fini – un Bacchus ou un Dionysos – soit ils en imputent la causalité réelle et finale à des phénomènes chimiques, matériels et perceptibles par nos sens. Mais lorsqu'à Cana Jésus change l'eau en vin, le masque est levé. Si ce miracle nous convainc uniquement que Jésus est Dieu, il n'aura produit

que la moitié de son effet. Il n'atteindra son plein objectif seulement si, chaque fois que nous passons près d'un vignoble ou que nous buvons du vin, nous nous souvenons que c'est l'œuvre de Celui qui participa au festin des noces de Cana. Chaque année, d'un peu de blé, Dieu fait beaucoup de blé ; la semence est jetée en terre et se multiplie, et l'homme dit alors, selon son époque : « C'est Cérès » ou « c'est Adonis » ou « c'est le roi froment » ou encore « c'est la loi de la nature ». La démonstration en gros plan, la traduction de ce prodige annuel, est la multiplication des pains¹². Là, le pain n'est pas fabriqué à partir de rien. Il n'est pas non plus fait de pierres, comme le diable l'a vainement suggéré un jour à Jésus¹³. Un peu de pain devient beaucoup de pain. Le Fils ne fait que ce qu'il voit faire au Père. Il existe en quelque sorte un style propre à la famille. Les miracles de guérison se produisent suivant le même principe. Ce principe est parfois obscurci par notre tendance à entourer la médecine ordinaire d'une aura magique. Les médecins, quant à eux, voient les choses autrement. Ils savent que la magie n'est pas dans le médicament mais dans le corps du malade. Leur rôle est de stimuler les fonctions naturelles du corps ou de lever les obstacles à la guérison. En un sens, bien que nous parlions pour plus de commodité de guérir une plaie, chaque plaie se guérit d'elle-même ; aucune pommade ne fera repousser la peau sur la blessure d'un cadavre. La même énergie mystérieuse que nous appelons gravitationnelle lorsqu'elle maintient les planètes en orbite, et biochimique lorsqu'elle guérit les corps, est la cause efficiente de tout rétablissement. Et si Dieu existe, cette énergie, directement ou indirectement, est la sienne. Tous ceux qui sont guéris le sont par lui, le médecin intérieur. Mais à un moment donné de l'histoire, il l'exprima de façon tangible, Homme à la rencontre de l'homme. Et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

2. Dogme et univers

C'est un lieu commun que de reprocher au christianisme l'immutabilité de ses dogmes alors que la connaissance humaine est en constante évolution. Aux yeux des athées, nous semblons toujours engagés dans la tentative désespérée de forcer les nouveaux savoirs à entrer dans un moule devenu trop petit. Et je pense que cette impression nous aliène bien plus leur sympathie que les incompatibilités de telle ou telle doctrine avec les hypothèses scientifiques. Nous avons beau lever nombre de difficultés, cela n'altère en rien leur sentiment que dans son ensemble, notre tentative est vouée à l'échec et qu'elle est foncièrement aberrante – et d'autant plus aberrante que nos trouvailles paraissent ingénieuses.

Car pour l'incroyant, il va de soi que le christianisme n'aurait jamais vu le jour si nos ancêtres avaient su ce que nous savons aujourd'hui sur l'univers ; et malgré nos rapiécages et nos raccommodages, aucun système de pensée qui se prétend immuable ne peut à la longue rester crédible face à l'évolution du savoir.

C'est cette thèse que je vais tenter de réfuter. Mais avant d'avancer une réponse qui me paraît fondamentale, je voudrais éclaircir quelques points au sujet des relations qui existent aujourd'hui entre la doctrine chrétienne et les connaissances scientifiques déjà acquises – à ne pas confondre avec le progrès continu des connaissances que nous envisageons à tort ou à raison pour demain, et qui selon certains ne peut manquer de nous asséner à terme le coup de grâce.

Sur un point au moins, comme nombre de chrétiens ont pu s'en rendre compte, la science moderne s'est récemment alignée sur la doctrine chrétienne, prenant ainsi ses distances avec le matérialisme classique. Si un point ressort clairement de la physique moderne, c'est bien la certitude que la nature n'est pas éternelle. L'univers eut un commencement, il aura une fin. Quant aux grands systèmes matérialistes du passé, ils croyaient tous en l'éternité et par conséquent en l'autonomie de la matière. Comme le disait le professeur Whittaker au cours des *Riddell Lectures* de 1942 : « On n'a jamais pu sérieusement remettre en question le dogme de la création si ce n'est en maintenant que le monde a existé de toute éternité plus ou moins sous sa forme actuelle²⁸ ». Or, ce principe de base du matérialisme a désormais été abandonné. Mais il ne faudrait pas attacher trop d'importance à cela car les théories scientifiques changent sans cesse. Cependant, il semble que pour le moment en tout cas, ce n'est pas à nous qu'incombe la nécessité d'avancer des preuves mais à ceux qui refusent de croire que la nature existe grâce à une cause extérieure à elle-même.

Dans la pensée populaire cependant, l'origine de l'univers pose moins question – me semble-t-il – que son « caractère » : sa dimension infinie et son apparente indifférence, voire son hostilité à l'égard de la vie humaine. Et très souvent, cette perception impressionne d'autant plus qu'elle est censée être une découverte récente – un excellent résumé de ces réalités que nos ancêtres ignoraient et qui, si elles avaient été connues, auraient contrarié la naissance du christianisme. Mais c'est un bel exemple de mensonge historique, ni plus ni moins. Ptolémée savait aussi bien qu'Eddington²⁹ que, comparée à l'espace cosmique, la terre était infiniment petite³⁰. Il n'est pas question ici d'un savoir ayant évolué jusqu'à déborder le cadre de la pensée antique. Il faudrait plutôt se demander pourquoi cette insignifiance spatiale de la terre, connue depuis des siècles, devint soudain, au siècle dernier, un argument contre le christianisme. Je n'en sais rien ; mais ce n'est certainement pas le signe d'un progrès dans la clarification de la pensée, car selon moi, un tel argument ne pèse pas lourd.

Quand un médecin légiste, lors d'une autopsie, diagnostique un empoisonnement d'après l'état des organes du cadavre, son raisonnement est logique parce qu'il sait exactement dans quel état se trouveraient ces organes s'il n'y avait pas eu de poison. De la même façon, si nous utilisons l'immensité de l'espace et la petitesse de la terre pour prouver que Dieu n'existe pas, il faut que nous ayons une idée claire de l'univers tel qu'il devrait être si Dieu existait. Mais le pouvons-nous ? Quelle que soit la nature de l'espace – et bien sûr certains savants modernes pensent qu'il est fini – nous n'avons pas la capacité de le percevoir autrement qu'en trois dimensions. Or, nous ne savons pas mesurer les limites de cet espace tridimensionnel. De par la nature même de nos perceptions, nous avons l'impression de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3. Le mythe devenu fait (1944)

Mon ami Corineus a soutenu, que dans le fond, aucun de nous n'était vraiment chrétien. D'après lui, le christianisme historique est marqué de tant de barbarie qu'aucun homme moderne ne peut honnêtement y souscrire ; et ceux d'entre nous qui s'en réclament sont en fait adhérents d'un système moderne de pensée qui ne garde du christianisme que son vocabulaire et son héritage émotionnel, laissant tranquillement de côté ses doctrines essentielles. Corineus a comparé le christianisme à la monarchie actuelle du Royaume-Uni ; les apparences de la royauté ont été maintenues, mais la réalité de ce pouvoir n'existe plus.

Je m'inscris en faux contre ces propos. Cette description s'applique seulement à quelques théologiens « modernistes » qui, grâce à Dieu, sont de moins en moins nombreux. Mais pour l'instant, supposons que Corineus ait raison. Admettons par exemple que tous ceux qui se disent chrétiens aient abandonné les doctrines originelles et que, dans son système, le christianisme « moderne » ait conservé des noms, des rites, des formules et des métaphores, alors même que les concepts qu'ils sous-tendent ont changé du tout au tout. Corineus devrait être en mesure d'expliquer cette persistance.

Pourquoi, toujours suivant cette optique, ces pseudo-chrétiens cultivés et éclairés s'obstinent-ils à exprimer leurs pensées les plus profondes dans des termes issus d'une mythologie archaïque qui doit les embarrasser et les déconcerter sans cesse ? Pourquoi refusent-ils de couper ce cordon ombilical qui relie l'enfant vivant et en bonne santé à sa mère moribonde ? Car si Corineus dit vrai, cela devrait être un véritable soulagement pour eux de le faire. Cependant, ce qui est étrange c'est que même ceux qui semblent les plus embarrassés par les sédiments de ce christianisme « barbare » s'opposent farouchement à l'idée de s'en débarrasser. Ils tirent sur le cordon presque jusqu'à son point de rupture, mais refusent de le couper. Parfois, ils franchissent toutes les étapes sauf cette dernière.

Si tous ceux qui professent la foi chrétienne étaient des ecclésiastiques, il serait facile (bien que peu charitable) de répondre qu'ils ne font pas ce dernier pas parce qu'il y va de leur gagne-pain. Toutefois, même si telle était leur motivation, et même si tous les hommes d'Église se compromettaient intellectuellement en prêchant pour des raisons pécuniaires – généralement un salaire de misère – ce qu'au fond ils ne croient plus eux-mêmes, certainement qu'un obscurcissement aussi universel de la conscience chez des milliers d'hommes pas plus criminels que d'autres exigerait en soi quelque explication. D'autant plus que le clergé n'est pas seul à professer la foi chrétienne. Elle l'est par des milliers de laïques, hommes et femmes, qui s'attirent de ce fait le mépris, l'impopularité, la méfiance et l'hostilité de leur propre famille. Comment cela s'est-il produit ?

Ce genre d'obstination mérite notre attention. « Pourquoi ne pas couper le cordon ? » dirait Corineus. « Tout serait bien plus facile si vous libériez votre esprit des vestiges de cette mythologie. » Plus facile, certes. La vie serait bien plus facile pour la mère d'un enfant handicapé si elle le mettait dans une institution et adoptait à sa place le bébé sain de quelqu'un d'autre. La vie serait bien plus facile pour plus d'un homme s'il abandonnait la femme dont il est tombé amoureux jadis et en épousait une autre qui s'accorderait mieux aujourd'hui avec lui. L'ennui, c'est que ce bébé en bonne santé et cette femme parfaite priveraient la mère ou le mari de tout ce qui fait l'intérêt de vivre avec des êtres singuliers. « Ne serait-il pas plus raisonnable de se parler plutôt que de danser ? » demande Miss Bingley dans le livre de Jane Austen³⁷ « Bien plus raisonnable, certes, répond M. Bingley, mais cela ressemblerait beaucoup moins à un bal. »

De même, il serait bien plus rationnel d'abolir la monarchie britannique. Et si, ce faisant, on supprimait de notre État son seul élément vraiment indispensable ? Et si la monarchie était effectivement le canal par lequel des éléments vitaux de notre civisme – la loyauté, la consécration de la vie séculière, le principe hiérarchique, le faste, le sens de la cérémonie, la continuité – passent encore pour irriguer les terres arides de la politique économique moderne ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À ce moment-là, mon premier élève entra et l'entretien fut interrompu ; mais plus tard dans la journée, j'eus à traverser le parc pour me rendre à une réunion de comité, ce qui me donna le temps de réfléchir à ce problème. Il paraissait assez évident qu'une fois la balle tirée d'un point A en direction de B, le vent étant C et ainsi de suite, elle suivrait une certaine trajectoire. Mais notre jeune ami n'aurait-il pas pu se tenir ailleurs ? Et l'Allemand, n'aurait-il pas pu tirer à un moment différent ou dans une autre direction ? Si l'homme est un être libre, il semble bien qu'il aurait pu en être ainsi. En examinant les choses sous cet angle, nous obtenons une image bien plus complexe de la bataille d'Arnhem. Pris dans son ensemble, le cours des événements serait alors une résultante dérivée de deux sources – d'une part d'actions motivées par la volonté humaine (qui auraient probablement pu se dérouler autrement) et de l'autre de lois de la physique. Et ainsi, il y aurait suffisamment d'éléments en faveur de la conviction de la mère selon laquelle ses prières n'étaient pas étrangères à la protection de son fils. Car Dieu était fort bien en mesure d'influer sur la volonté de tous les combattants de sorte qu'il leur échût la mort, les blessures ou la survie, selon ce qu'il jugeait le meilleur, tout en laissant chaque projectile suivre sa trajectoire normale.

Mais je n'étais toujours pas très au clair en ce qui concerne l'aspect concret de l'événement. Je pensais (assez vaguement) que la trajectoire de la balle était conditionnée par les lois de la nature. Mais l'était-elle vraiment ? Si la balle est tirée, et que l'on tient compte du vent, de la pesanteur et des autres facteurs qui entrent en ligne de compte, alors la trajectoire prise par la balle relève d'une « loi ». Mais la détente de la gâchette, la direction du vent et la terre elle-même ne sont pas à proprement parler des lois. Ce sont des faits, des événements. Ce ne sont pas des lois mais des choses régies par des lois. De toute évidence, réfléchir à la détente de la gâchette ne ferait que nous ramener à la part du libre arbitre dans l'événement. Nous avons par conséquent à choisir un exemple plus simple.

Les lois de la physique, si j'ai bien compris, décrètent que lorsqu'une boule de billard (A) met en mouvement une autre boule de billard (B), la force d'impulsion perdue par A est exactement égale à celle acquise par B. Ceci est une loi. Ce qui revient à dire qu'il s'agit là du schéma dans lequel le mouvement des deux boules s'inscrit. À condition bien sûr que quelque chose mette en mouvement la boule A. Mais voilà le hic : ce n'est pas la loi qui la met en mouvement. C'est habituellement un homme qui le fait avec une queue de billard. Mais ceci nous renvoie dans le domaine du libre arbitre ; ainsi, prenons l'hypothèse que la table de billard se trouve sur un paquebot et que ce soit une embarquée du navire qui ait mis la boule en mouvement. Dans ce cas, aucune loi n'intervient dans le mouvement de la boule mais seulement l'impulsion d'une vague. Et cette vague, bien qu'elle se produise selon les lois de la physique, n'est pas mise en mouvement par elles. Elle a été poussée par d'autres vagues mues par le vent et ainsi de suite. Et ainsi, aussi loin que l'on remonte dans le déroulé des faits, on ne peut trouver de lois de la nature déclenchant quoi que ce soit.

À présent, une conclusion évidente, éclatante, s'impose à mon esprit : dans toute l'histoire de l'univers, les lois de la nature n'ont jamais produit le moindre événement. Elles explicitent les modalités selon lesquelles se réalisent les actions, à la condition *sine qua non* que ces dernières aient l'occasion de se produire. Mais que faire pour les déclencher ? Comment obtenir l'impulsion initiale ? Les lois de la nature ne nous sont là d'aucun secours. Tous les événements leur obéissent, comme les opérations monétaires obéissent aux règles de l'arithmétique. Additionnez deux pièces de cinquante centimes et le résultat sera incontestablement un franc. Mais l'arithmétique en soi ne mettra pas un centime dans votre poche.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et ainsi, naturellement, me voici arrivé à mon troisième point. J'ai démontré que la sélection n'était finalement pas injuste au sens où nous l'entendions au préalable, puisque ceux qui reçoivent les plus grands honneurs subissent également de grandes souffrances mais que leurs souffrances en conduisent d'autres à la guérison. Ce principe de substitution – une personne profitant des gains d'une autre, est bien sûr présent dans l'incarnation. Celle-ci constitue, dans sa forme la plus aboutie, le cœur même du christianisme. Nous constatons aussi qu'elle est une des caractéristiques ou, comme le dirait un musicien, un leitmotiv de la nature. C'est une loi propre à l'univers naturel qu'aucun être vivant ne peut vivre de ses propres ressources. Tout dans le monde est désespérément dépendant de tout dans le monde.

Dans l'univers, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, cela donne lieu aux pires horreurs : celles commises par tous les êtres carnivores et celles, plus terribles encore, imputables aux parasites, ces horribles créatures qui vivent aux dépens d'autres animaux ; et j'en passe. Et pourtant, à la lumière de l'histoire du christianisme, on saisit soudain que le principe de substitution n'est pas mauvais en soi ; que tous ces comportements d'animaux, d'insectes, et toutes ces horreurs proviennent simplement d'une distorsion du mécanisme de substitution. En effet, à la réflexion, nombre de choses bonnes dans la nature sont aussi au bénéfice de ce principe. Après tout, l'enfant en gestation et après sa naissance, vit de sa mère comme un parasite de son hôte, l'un étant pourtant considéré comme une chose très négative, l'autre comme la source de ce qui se fait de meilleur dans ce monde. Tout dépend de l'usage de ce principe. Si bien que je découvre aussi dans ce troisième point que le processus de l'incarnation correspond exactement à ce qui se produit dans la nature tout en lui donnant (et c'est là l'essentiel) une nouvelle tournure. Si j'accepte ce chapitre supposé manquant de l'incarnation, je m'aperçois qu'il commence à éclairer l'ensemble du manuscrit. Il clarifie le processus de mort et de renaissance présent dans la nature, puis le principe de sélection et enfin celui de substitution.

Ceci dit, je remarque une chose très étrange. Toutes les religions du monde, pour autant que je le sache, sont soit des religions naturelles, soit des religions antinaturelles. Les religions naturelles sont, comme vous le savez, issues d'un paganisme très ancien et simple. On se souloit réellement dans le temple de Bacchus. On forniquait vraiment dans celui d'Aphrodite. Sous sa forme plus actuelle, la religion naturelle a été fondée par Bergson⁴⁷ (mais il s'en repentit et mourut chrétien) et professée, sous une forme plus populaire, par Bernard Shaw. Les religions antinaturelles – telles que l'hindouisme et le stoïcisme – conduisent l'homme à se dire : « Je vais mortifier ma chair. Peu m'importe de vivre ou de mourir. » Les désirs naturels doivent être éteints : le but poursuivi est le nirvana, le détachement, la spiritualité négative. Les religions naturelles ne font qu'aviver les désirs naturels. Les religions antinaturelles ne font que les réprimer. Les religions naturelles ne font que confirmer ce que j'ai toujours pensé de l'univers dans mes moments de santé robuste et d'allègre brutalité. Les religions antinaturelles ne font que répéter ce que j'en ai toujours dit dans mes moments de lassitude, de faiblesse ou de compassion.

Mais voici que survient quelque chose d'absolument différent – quelque chose qui me dit de ne jamais affirmer, avec les stoïciens, que la mort me laisse indifférent. Rien n'est moins chrétien que cela. La mort, qui fit pleurer la Vie personnifiée sur la tombe de Lazare⁴⁸ et lui fit verser des larmes de sang à Gethsémané⁴⁹ – une infamie, une honte (Rappelez-vous ce mot admirable de Thomas Browne : « je n'ai pas tant peur de la mort – que honte d'elle⁵⁰. »), est cependant à certains égards infiniment bonne.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans de tels cas, il y a de fortes chances que notre ami nous réponde : « Mais pourquoi ne lui en parles-tu pas ? Pourquoi ne vas-tu pas t'expliquer avec ta femme (ou ton mari, ton père, ta fille, ton patron, ton propriétaire, ton locataire) ? Généralement, les gens sont raisonnables. Tout ce que tu as à faire, c'est de lui présenter les choses sous leur vrai jour. Expose-lui les faits de façon calme, raisonnable et amicale. » Et quelle que soit la réponse que nous donnons à cet ami, nous pensons tristement : « On voit bien qu'il ne connaît pas "X". » Nous si. Impossible de lui faire entendre raison ! Nous avons peut-être déjà essayé maintes et maintes fois, jusqu'à nous en rendre malade. Ou alors nous n'avons tenté aucune démarche, sachant d'avance que cela serait parfaitement inutile. Si nous nous mettons à tout « déballer », sans doute nous fera-t-il une « scène ». Ou alors « X » nous regardera d'un air ébahi et dira : « Mais de quoi donc parles-tu ? » Peut-être même (et c'est le pire de tout), « X » admettra que nos reproches sont justifiés et promettra de changer, de prendre un nouveau départ – mais vingt-quatre heures plus tard, il sera exactement celui qu'il a toujours été.

Vous avez parfaitement conscience que toute tentative pour régler les choses avec « X » est vouée à l'échec en raison de son incorrigible défaut de caractère. Et vous constatez, en regardant en arrière, que vos plans ont toujours échoué à cause de ce funeste défaut – une jalousie incurable, un tempérament paresseux, susceptible, brouillon, autoritaire, hargneux ou versatile. Jusqu'à un certain âge, vous aviez peut-être caressé l'illusion qu'un coup de pouce du destin, une bonne fortune – une amélioration de santé, une augmentation de salaire, la fin de la guerre – résoudrait votre difficulté. Mais vous n'y croyez plus à présent. La guerre est terminée, et en dépit de toutes les issues heureuses, « X » est et restera toujours « X », et vous êtes et resterez confronté au même problème. Vous êtes devenu millionnaire mais votre mari est toujours un tyran, votre femme une chipie, votre fils un buveur et votre belle-mère une enquiquineuse.

C'est un grand pas en avant que d'en convenir et d'admettre que, même si les choses extérieures allaient pour le mieux, votre bonheur ne dépendrait pas moins du caractère de ceux avec qui vous vivez – et que vous ne pouvez rien y changer. Or nous voici au cœur du problème. Lorsque vous aurez compris cela, vous aurez perçu pour la première fois, ce que cela doit être pour Dieu. Car bien sûr, c'est (en un sens) l'obstacle auquel Dieu lui-même se heurte. Il a fourni à l'homme un monde beau et riche où il peut vivre. Il lui a donné une intelligence pour en disposer et une conscience pour l'utiliser au mieux. Il a conçu les ressources nécessaires à sa vie biologique (nourriture, boisson, repos, sommeil, exercice) de sorte qu'elles soient une source de plaisir pour lui. Et après avoir fait tout cela, il a vu tous ses plans contrecarrés – comme nous, avec nos petits plans à nous – par la perversité de l'homme. Tout ce qu'il avait donné à l'homme pour être heureux devint l'occasion de querelles et de jalousies, d'excès, de thésaurisation et de bêtises.

Vous direz peut-être que le cas de Dieu est très différent du nôtre parce qu'il peut, s'il le veut, changer le caractère des gens, ce qui nous est impossible. Mais cette différence n'est pas aussi évidente que l'on pourrait le penser de prime abord. Dieu a pour principe de ne pas modifier de force le caractère de l'homme. Il peut opérer un tel changement et l'opère effectivement, mais seulement si l'homme le laisse agir. En réalité, il a limité son propre pouvoir dans ce sens. Parfois nous nous demandons pourquoi il l'a fait et allons jusqu'à souhaiter qu'il ne l'eût pas fait. Mais apparemment, il semble penser que cela en vaut la peine. Il préfère certainement un monde d'êtres libres, avec tous les risques que cela implique, qu'un monde d'êtres semblables à des robots. Plus nous parvenons à imaginer ce que serait un monde de parfaits automates, plus nous apprécions, me semble-t-il, la sagesse de Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

10. Des femmes prêtres dans l'Église⁶⁰ ? (1948)

« J'aimerais infiniment plus les bals, dit Caroline Bingley, s'ils étaient organisés différemment... Ne serait-il pas beaucoup plus raisonnable d'y donner la première place à la conversation, plutôt qu'à la danse ? »

« Ce serait sans doute beaucoup mieux, répondit son frère, mais cela ne ressemblerait plus vraiment à un bal⁶¹ ».

Dans la suite du récit, nous lisons que la demoiselle garda le silence. Mais il y a fort à parier que Jane Austen n'a pas laissé M. Bingley présenter tous les arguments en faveur de son affirmation. Il aurait pu faire un *distinguo*. Au sens premier, il est effectivement plus raisonnable de se parler, car la conversation sollicite avant tout la raison, ce qui n'est pas le cas de la danse. Il n'est cependant pas déraisonnable d'exercer d'autres facultés que la raison. En certaines circonstances, bien au contraire, il peut même s'avérer irrationnel de refuser de le faire. L'homme qui tenterait de dompter un cheval, de rédiger un poème ou d'engendrer un enfant juste en raisonnant par syllogismes agirait de façon déraisonnable, bien que cette forme de raisonnement soit une activité plus rationnelle que celles qu'exigent habituellement ces différentes tâches. Car il est raisonnable de ne pas raisonner – ou de ne pas se limiter à cela – lorsque le moment est inopportun. Plus un homme est raisonnable, plus il en est conscient.

Ces remarques n'ont pas pour but de contribuer à la critique d'*Orgueil et préjugés*. Elles me sont venues à l'esprit, lorsque j'ai appris que certains conseillaient à l'Église anglicane d'autoriser l'ordination des femmes. Je tiens, il est vrai, de bonne source, qu'il est peu probable qu'une telle proposition soit examinée avec sérieux par nos autorités. L'ordination des femmes au sein de notre Église serait en réalité d'une imprudence extrême. Prendre actuellement des mesures aussi révolutionnaires conduirait à rompre avec le passé et à creuser d'autant plus le fossé qui nous sépare des autres confessions. L'Église anglicane elle-même volerait en éclats si elle s'engageait dans une telle innovation. Toutefois, ma préoccupation majeure porte plutôt sur une question de principe. Car une telle proposition induit des modifications plus profondes qu'un simple changement de structures.

J'ai le plus grand respect pour ceux qui souhaitent que les femmes accèdent à la prêtrise. Je ne doute ni de leur sincérité, ni de leur piété, ni de leur bon sens. Sans doute sont-ils, à certains égards même, trop sensés ; et c'est justement sur ce point que mon désaccord rejoint celui de M. Bingley avec sa sœur. Je serais presque tenté de dire que ce changement ferait certes de nous des gens « bien plus raisonnables », mais que le résultat produit ressemblerait beaucoup moins à une Église.

Car, à première vue, la raison (comme l'entend Caroline Bingley) semble du côté des innovateurs. Nous manquons de prêtres. Dans de nombreuses professions, on a découvert que les femmes sont capables de faire bon nombre de choses que l'on croyait du seul ressort des hommes. Aucun des opposants à la proposition n'oserait affirmer que les femmes ont moins de piété, de zèle, de connaissances que les hommes ou qu'il leur manque certaines des qualifications nécessaires au ministère pastoral. Qu'est-ce qui nous empêche alors, sinon les préjugés transmis par nos traditions, de mobiliser ces forces vives ? Si les femmes étaient, comme dans d'autres professions, mises sur le même plan que les hommes, alors elles viendraient utilement grossir les rangs de nos prêtres. À l'encontre de ce déferlement de bon sens, les opposants (dont nombre de femmes) n'ont de prime abord rien à rétorquer, si ce n'est une réserve instinctive, un malaise indéfinissable.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Celui qui veut prêcher aux Anglais doit donc apprendre l'anglais populaire, comme un missionnaire doit apprendre le bantou avant d'annoncer l'Évangile aux Bantous. Ceci est d'autant plus nécessaire qu'au cours d'une causerie ou d'une discussion, les digressions sur le sens exact d'un mot lassent très vite un auditoire populaire et risquent même d'éveiller sa méfiance. Aucun sujet ne les intéresse moins que la philologie.

Notre problème est donc le plus souvent un problème de traduction. Aussi faudrait-il qu'à chaque ordination on demande au candidat de traduire un passage d'un manuel de théologie dans la langue vernaculaire. Ce genre d'effort peut sembler laborieux mais il serait payant. En essayant de rendre la doctrine dans la langue du peuple, nous découvrons dans quelle mesure nous l'avons nous-mêmes comprise. Notre incapacité de la traduire peut provenir de notre ignorance du langage populaire ; mais bien plus souvent, elle met au grand jour le fait que nous ne savons pas exactement de quoi nous parlons.

Hormis ce problème linguistique, la plus grande barrière à laquelle je me suis heurté est l'absence quasi totale de conviction de péché chez mes auditeurs. Ceci m'a frappé davantage lors de mes conférences devant les membres de la RAF que lors de mes causeries avec les étudiants ; que ce soit (comme je le pense) parce que le prolétariat est plus prompt à s'auto-justifier que les autres classes sociales ou parce que les gens cultivés masquent mieux leur orgueil, ce fait induit une situation toute nouvelle.

Les prédicateurs de l'Église primitive pouvaient s'attendre à trouver chez leurs auditeurs – qu'ils fussent juifs, prosélytes ou païens – un certain sentiment de culpabilité. Si tel était le cas chez les païens, c'est parce que les épicuriens, ainsi que les religions à mystères, prétendaient – bien que par des moyens différents – apaiser les consciences. Aussi le message chrétien était-il accueilli un peu partout comme l'Évangile, la Bonne Nouvelle. Il annonçait la guérison à ceux qui se savaient malades. Nous, en revanche, devons d'abord convaincre nos auditeurs d'un diagnostic qu'ils refusent d'accepter avant d'obtenir qu'ils réagissent à l'offre de remède.

Dans l'Antiquité, l'homme s'approchait de Dieu (ou même des dieux) comme un accusé se présente devant son juge. À notre époque, les rôles sont inversés. C'est l'homme qui juge Dieu placé au banc des accusés. L'homme est sans doute un juge clément. Si Dieu a quelque chose à dire pour sa défense lorsqu'on lui fait grief d'être le dieu qui permet la guerre, la pauvreté et la maladie, l'homme est prêt à l'écouter. Le procès peut même se terminer par l'acquiescement de Dieu. L'élément significatif est que l'homme occupe le siège du juge et Dieu, le banc des accusés.

En général cela ne sert à rien de combattre cette attitude en insistant, comme le faisaient les prédicateurs d'autrefois, sur des péchés tels que l'ivrognerie ou la luxure. Le prolétariat d'aujourd'hui ne se soûle plus. Pour ce qui est de la luxure, la contraception a entraîné un changement radical. Aussi longtemps que la relation hors mariage risquait de causer la ruine sociale d'une jeune fille en faisant d'elle la mère d'un bâtard, la plupart des hommes reconnaissaient ce péché et ses conséquences sociales, et leur conscience en était souvent troublée. Puisqu'on n'a plus à présent à se soucier des conséquences, on ne considère généralement plus qu'il s'agit d'un péché.

D'après mon expérience, il me semble donc que si nous voulons éveiller la conscience de nos auditeurs, il faut le faire différemment. On peut évoquer l'orgueil, le dépit, la jalousie, la lâcheté, la bassesse, etc. Mais je suis loin de prétendre avoir trouvé la solution miracle à ce problème.

Finalement, je dois avouer que mon travail a grandement souffert de l'intellectualisme incurable de mon approche. L'appel simple et cordial : « Viens à Jésus », est souvent plus efficace. Mais il est préférable que ceux qui, comme moi, n'ont pas reçu le don de le faire, s'en abstiennent.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

16. Lewis fait référence ici aux *Métamorphoses* d'Ovide.

17. V. Romains 8,22 : « Nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement ».

18. Matthieu 17,1-9 ; Marc 9,2-10.

19. Matthieu 14,26 ; Marc 6,49 ; Jean 6,19.

20. Humpty Dumpty est un personnage éponyme d'une comptine anglaise, le plus souvent représenté comme un œuf. Traduction littérale :

Humpty Dupty sur un muret perché,

Humpty Dumpty par terre s'est écrasé.

Ni les sujets du roi, si ses chevaux

Ne purent jamais recoller les morceaux.

21. Luc 24,13-31 ; 36-37 ; Jean 20,14-16.

22. Marc 16,14 ; Luc 34,31,36 ; Jean 20,19-26.

23. Luc 24,42-43 ; Jean 21,13.

24. Il s'agit sans doute d'une citation inexacte de William Wordsworth : « *Moving about in worlds not realized* » (*Intimations of Immortality*, IX, 149).

25. Matthieu 12,39 ; 16,4 ; 24,24-30 ; Marc 13,22 ; 16,17-20 ; Luc 21,11-25.

26. Matthieu 26,26 ; Marc 14,22 ; Luc 22,19 ; I Corinthiens 11,24.

27. *Sixteen Revelations of Divine Love*, ch. 5, p. 9, (édité par Robert Hudleston, Londres, 1927).

28. Sir Edmund Taylor Whittaker, *The Beginning and End of the World*, Riddell Memorial Lectures, Fourteenth Series (Oxford 1942), p. 40.

29. Sir Arthur Stanley Eddington (1882-1944), célèbre astronome anglais.
30. Claude Ptolémée vécut à Alexandrie au deuxième siècle après J.-C. Référence est faite à son *Almageste* (Livre I, ch.5).
31. Blaise Pascal, *Pensées*, N°206.
32. Job 41,1-4-9.
33. Matthieu 18,12 ; Luc 15,4.
34. Alfred North Whitehead (1861-1947), philosophe et mathématicien anglais.
35. « Tout est toujours pareil. »
36. Apocalypse 20,11.
37. *Orgueil et préjugés*, ch. 11, œuvre de la romancière anglaise Jane Austen (1775-1817).
38. Titus Lucretius Carus, poète latin (99-55 av. J.C.).
39. Empereur romain (361-363 apr. J.C.).
40. Averroès de Cordoue, philosophe arabe (1126-1198), croyait qu'il n'existait qu'une seule intelligence pour toute l'humanité et que chaque individu en possédait une part ; ce qui excluait toute immortalité personnelle.
41. « Dans cette vallée de séparation. »
42. Alfred Loisy (1857-1940), théologien français à l'origine du libéralisme théologique.
43. David Hume (1711-1776), historien et philosophe écossais. Voir en particulier son essai sur les miracles dans les *Essais philosophiques sur l'entendement humain* (1748).
44. Œuvre de Sir George Frazer (1854-1941), ethnologue écossais.
45. Jean 12,24 ; I Corinthiens 15,36.

46. Mathieu 26,26 ; Marc 14,22 ; Luc 22,19 ; I Corinthiens 11,24.

47. Henri Bergson (1859-1941). Sa religion naturelle apparaît surtout dans *Matière et mémoire* (1896) et *L'évolution créatrice* (1907).

48. Jean 11,35.

49. Luc 22,44.

50. *Religio Medici*, première partie, paragraphe 40.

51. Romains 8,23 ; 11,16 ; 16,5 ; I Corinthiens 15,20 ; Jacques 1,18 ; Apocalypse 14,4.

52. Matthieu 14,29.

53. Luc 12,10.

54. I Corinthiens 13,10.

55. Par exemple Jean 5,20-30 ; Matthieu 26,64.

56. Matthieu 23,37.

57. Luc 5,34.

58. Par exemple Jean 8.

59. Jean 8,58.

60. N.D.E. : Malgré son caractère polémique, nous avons choisi de garder ce texte de Lewis qui date de 1948 et qui nécessite une contextualisation. Aujourd'hui, certaines Églises ont adopté le ministère féminin, d'autres non. Le 22 février 1994, l'Église anglicane a dit oui à l'ordination des femmes. En janvier 2015 eut lieu la première ordination d'une femme évêque ; le débat avait été houleux au sein de l'Église, sans pour autant provoquer une scission.

61. *Orgueil et préjugés*, ch. 11.

62. Après que l'ange Gabriel lui eut annoncé qu'elle avait trouvé grâce aux yeux de Dieu et qu'elle allait enfanter le Christ, la Vierge s'est écrié : « Je suis la servante du Seigneur » (Luc 1,38). Le Magnificat suit dans les versets 46 à 55.

63. Jean 19,25.

64. Matthieu 26,26 ; Marc 14,22 ; Luc 22,19.

65. Actes 2,1-21.

66. Actes 21,9.

67. Lady Nunburnholme, « Une pétition à la Conférence de Lambeth », *Time and Tide*, Vol. XXIX, n° 28 (10 juillet 1948), p. 720.

68. Richard Hooker (1554-1600), théologien anglais et auteur d'un des classiques de la théologie anglicane : *The Laws of Ecclesiastical Policy*.

69. Mouvement répandu dans les pays anglo-saxons qui identifie les « tribus perdues d'Israël » avec les Britanniques et prétend que la dynastie de David se serait perpétuée d'abord en Irlande, puis en Écosse, puis en Angleterre.